La statue de Sully Prudhomme.

Place Bellevue, on peut admirer le monument du premier prix Nobel de littérature : René François Armand dit SULLY PRUDHOMME (1839- 1907) né à Chatenay-Malabry en région parisienne.

Dès 1910, les exécuteurs testamentaires du poète décident d'offrir à la ville de Lyon un monument rappelant celui qui aimait se dire « lyonnais de la Croix Rousse ». La réalisation est confiée au jeune sculpteur parisien Marius Léon CLADEL qui expose son œuvre au salon parisien de 1911 avant qu'elle ne soit acceptée par la municipalité lyonnaise et transportée par chemin de fer. Ce monument qui mesure 2 mètres de long, 2mètres de large à la base et 3 mètres 75 de hauteur fera l'objet d'un traité de gré à gré.

Sous son buste le monument piédestal est orné d'une muse. Le 19 juillet 1914 à lieu l'inauguration de la statue par le maire Edouard Herriot sous la présidence de Jean Aicard membre de l'Académie Française. Celui-ci termine son discours par la phrase suivante : *« Ce que je sais enfin, c'est que la ville de Lyon vous revendique comme l'un de ses plus illustres enfants* ». Le monument est installé selon les plans de l'architecte de la ville, Charles Meysson.

Beaucoup de personnes se demandent pourquoi une statue aussi belle et imposante existe à la Croix-Rousse. Sa mère, Jeanne Clotilde Caillat, très pieuse, que le poète a tant chéri, était lyonnaise. Sa famille maternelle demeurait dans la maison familiale rue des Gloriettes, actuellement rue Joséphin Soulary. Il avait tout en haut de cette colline des cousins auxquels il était très attaché. Des fenêtres de la vieille demeure il jouissait d'une vue grandiose sur le Rhône.

Il a toujours senti en lui une fibre lyonnaise et se trouvait bien dans cette ville à propos de laquelle il écrit : « *ville magnifique et brumeuse qui enveloppe de rêverie pensive sa bruyante activité, comme le Rhône fougueux qui la traverse, s'enveloppe si souvent d'un fin et bleuâtre brouillard ».* Il écrit encore : « *Oncle Caillat et tante Fanny avaient des cœurs excellents mais des mœurs de petits bourgeois étriqués et fermés* ». Il n'en a pas moins aimé cette bonne famille. Lyon est une ville dont « *les habitants sont des catholiques en majorité croyants et pratiquants, mes cousins sont de ceux-ci ».*

Après de brillantes études à Paris, au lycée Bonaparte (actuellement lycée Condorcet) qu'il est contraint d'abandonner à cause de crises fréquentes d'ophtalmie, il est employé par un ami d'enfance dans les usines Schneider au Creusot, sans grande conviction. Puis il revient à Lyon pour terminer ses études secondaires. Il étudie ensuite le droit à Paris puis est employé comme clerc de notaire.

Finalement, encouragé par son professeur Félix Deltour, il se consacre à sa passion la poésie. L'accueil favorable réservé à ses poèmes au sein de la conférence La Bruyère dont il est membre, encourage ses débuts littéraires. Son premier recueil renferme son poème le plus célèbre : « Le vase brisé », excellente métaphore du cœur brisé par un chagrin d'amour. Ce poème était avec celui de Joséphin Soulary (1815-1891) la poésie la plus souvent« infligée » à la mémoire des collégiens. « Les yeux », autre poème incontournable de son œuvre, évoque l'immortalité de l'âme et l'existence d'une vie future.

Au fil de sa carrière, il se détourne du genre sentimental et contribue au Parnasse avec un intérêt pour les sujets plus scientifiques, philosophiques, la justice, le bonheur, les épreuves et les solitudes.

Il devient l'un des poètes officiels de la troisième République. Avec José Maria de Heredia et Leconte de L'Isle on les surnomme les trois mousquetaires. Il est élu membre de l'Académie française en 1881 et il collabore à la « Revue des Deux Mondes ». Avec J. M de Heredia il crée la société des poètes français et il consacre l'essentiel de la somme (1200 francs) reçue annuellement pour fonder le prix de la poésie décerné par la Société des Gens de lettres. Cette somme permet à un poète inédit de faire publier ses œuvres. En 1901 il reçoit le prix Nobel de littérature et fonde la Société pour la protection des paysages et de l'esthétique de la France.

La mort de sa mère et celle de plusieurs membres de sa famille ainsi que la guerre de 1870, durant laquelle il s'engage comme garde mobile, aggravent son pessimisme et ébranlent sa santé. Il subit des attaques de paralysie et en garde des séquelles jusqu'à la fin de ses jours. A partir de 1902 il vit reclus au 22 chemin des Princes à Chatenay-Malabry ou il s'éteint subitement le 6 septembre 1907. Ses obsèques ont lieu en l'église de la Madeleine et son inhumation au cimetière du Père Lachaise à Paris. Resté célibataire, son neveu Gerbault sera son légataire universel.

L'un des deux frères Goncourt fait la description suivante de Sully Prudhomme : « *au fond un homme d'un commerce doux ,onctueux, d'une sociabilité presque prêteuse* » et pour honorer sa mémoire un siècle plus tard un timbre à son effigie est émis et dessiné par Yves Beaugard le 15 septembre 2007.

Ce poète ému, délicat, volontiers mélancolique fut une des gloires de la poésie française – Mironneau et Catalas

Getty image. Crédit print

Bibliographie.

Jean Aicard. Discours de Jean AICARD de l'Académie française prononcé le 19 juillet 1914.Internet.
Pierre Fons. Sully Prudhomme. Biographie.
Camille Hamon. La philosophie de M. Sully Prudhomme.
Gaston Paris. Sully Prudhomme, poète sentimental et poète philosophe.
Dictionnaire historique de Lyon. Edition Stéphane Bacchès . Lyon 2009.

REDACTEURS : R. CLOCHER et F. DURGET